

Le corps et la mort

Si, pour lutter contre le désespoir de ses héros, Bernard Comment choisit l'ironie voltairienne et Thomas Sandoz l'humour féroce et tendre, Pierre Béguin, lui, recourt au cri. Négligeant le récit-je et la

tonalité unique, il ouvre son roman à une multitude de voix diverses qui remplissent le texte de leur vacarme. Elles s'opposent, se heurtent, se complètent ou se contredisent, et l'écho de leur brouhaha se perd peu à peu dans la frénésie du carnaval. Nous sommes en Colombie, dans la banlieue misérable d'une grande cité, où viennent s'échouer les épaves de la violence: violence gouvernementale, violence de la guérilla, violence des riches, violence de la faim et de la solitude. Wilfrido Soto était un paysan propriétaire d'une petite *finca*, qu'il retrouve incendiée, et sa femme tuée. C'est le début d'une lente déchéance, qui le mènera à la mort la pire qui soit: il sera livré vivant aux flammes, transformé en torche humaine par des tueurs à la solde des puissants.

Le corps morcelé est au cœur de ce roman-cri, ambitieux dans sa forme comme dans son fond. Car avant de connaître sa terrible agonie, Wilfrido est déjà mort une fois et ressuscité. Par une chance inouïe, victime de pourvoyeurs de membres, cornées, reins, prélevés sur des corps encore chauds de clochards ou d'indigents, il est laissé pour mort sur un monceau de cadavres dont il s'extrait, lardé de coups de couteau et à moitié assommé. Il s'en va trouver Gabriel Cerezo, l'assistant social, qui l'incite à porter plainte. Ce sera le début de ses ennuis, car son histoire gêne beaucoup de monde, et du beau monde. Il faudra que les gens impliqués par ses déclarations aillent jusqu'à mandater des tueurs pour assassiner une jeune femme qui tentait d'y voir clair. L'intention de l'auteur est limpide: faire un livre politique au sens fort du terme, qui démonte les mécanismes du pouvoir et de la terreur. Pour atteindre son but, il fait alterner un discours très marqué affectivement (argot, langage approximatif des SDF, invectives, insultes des policiers, récit de l'assassinat de Gloria Villareal par le tueur lui-même) et la froideur du discours officiel: journalistique, judiciaire, humanitaire, politique, etc. Le choc de ces deux types de discours est très efficace; il renforce, aux yeux des lecteurs, le sentiment d'impuissance et de désespoir qui étreint le héros et l'amènera à se résigner à son horrible sort: être brûlé vif. Une mendicante qui a assisté à son supplice est la seule à exprimer sa compassion sous forme d'oraison funèbre: «Mais tout de même, ce pauvre jeunot, à son âge, finir en tas de cendre, c'est pas pour ça que Dieu nous a fait naître, non?» (p. 226).

Dans ce monde crépusculaire où semblent se mouvoir des mortsvivants, ou des morts en sursis, jaillit parfois l'étincelle de la beauté, d'autant plus splendide qu'elle ne fait que masquer la misère: «Quand Wilfrido Soto s'engagea dans l'avenue des vaches, ce n'était plus qu'une énorme et éblouissante coulée d'or, coiffée d'azur, semant des particules d'étoiles autour d'elle, pareille à une fantastique transmutation. Vrai piège, trompe-l'œil idéal du jour qui recouvre les êtres et les choses d'un manteau de beauté sous lequel la misère même paraît irréaliste» (p. 13). La beauté du ciel et de la terre est elle aussi complice des puissants, elle nimbe les beaux quartiers et estompe les immondes puantes de la banlieue. Justice ne sera jamais faite.

Un dernier mot au sujet de Gabriel Cerezo, l'assistant social muté dans la capitale pour prix de son silence. Aura-t-il le courage de refuser sa promotion, au risque de se retrouver moisissant dans un trou de province, genre Tumaco, comme l'en menace sa femme Beatriz? On ignore jusqu'à la fin du roman quelle est la décision de Gabriel. A la dernière page, signant le dernier chapitre, on trouve le nom de l'assistant et la mention: «Tumaco». Et l'on ressent *in extremis* un absurde sentiment de soulagement à la lecture de ce nom, «Tumaco», comme si, dans ce monde pourri, l'assistant social avait été le seul, parmi les survivants, à être resté fidèle à lui-même, dans la plus stricte inutilité d'ailleurs, son «sacrifice» n'ayant sauvé personne du désastre.

1. Bernard Comment, *Le Colloque des bustes*, Paris, Christian Bourgois Editeur, 2000.

Thomas Sandoz, *Gerb*, Lausanne, L'Age d'Homme, 2000.

Pierre Béguin, *Joselito Carnaval*, Vevey, Editions de L'Aire, 2000.